BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE
THÉATRE MODERNE

BRUTUS, LACHE CÉSAR!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. ROSIER

Prix : 1 franc 50 cent.

LE DRAME DE LA RUE DE LA PAIX
Drame en 5 actes
Par ADOLPHE BELOT. — Prix : 2 francs.

MADAME DE CHAMBLAY
Drame en 5 actes
Par ALEXANDRE DUMAS. — Prix : 2 francs.

LA PÉRICHOLE
Opéra-bouffe en 2 actes
Par H. MEILHAC et LUD. HALÉVY, musique de J. OFFENBACH. — Prix : 2 francs.

LE SACRILÉGE
Drame en 5 actes
Par THÉODORE BARRIÈRE et LÉON BEAUVALLET. — Prix : 2 francs

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

BRUTUS, LACHE CÉSAR!

COMÉDIE EN UN ACTE

MÊLÉE DE CHANT

PAR M. ROSIER

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE-DRAMATIQUE LE 2 JUIN 1849

NOUVELLE ÉDITION

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

MORNAND, membre du Corps Législatif.....	M. BRESSANT.
JULES DE GRANDIER, jeune breton.....	M. LAFONTAINE.
PAULINE, femme de Mornand.....	Mme ROSE-CHÉRI.

La scène se passe sous le Directoire, 1795.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

67886

(Salon. Porte au fond. Porte à gauche; cheminée avec glace et pendule à gauche. Porte à droite. Fenêtre à droite. La porte du fond communique par un perron à un jardin.)

SCÈNE I.

ULINE *sort, en rêvant, de la porte à gauche. Elle tient ouvert un calepin qui renferme une lettre, une mèche de cheveux et une rose desséchée.*

Ce que je fais là n'est peut-être pas bien... mais, pauvre esclave sous un tyran froid, ironique, dissimulé, je me livre, malgré moi, à un souvenir, à un sentiment irrésistible, qui ne saurait d'ailleurs devenir coupable; car, hélas! celui qui en est l'objet... (*Elle essuie une larme.*) Pauvre Jules! (*On entend l'aboiement d'un gros chien; elle va vers la fenêtre.*) Encore César qui aboie, et je suis sûre que le concierge, que le citoyen Brutus n'est pas là.

(*Aboiement redoublé du chien; la porte de droite s'ouvre*)

SCÈNE II.

PAULINE, MORNAND, *en robe de chambre.*

PAULINE, *cachant vivement le calepin dans son sein, à part.*

Ah mon Dieu! je le croyais sorti.

(*Mornand paraît.*)

MORNAND, *qui s'est aperçu du manége.*

Bonjour, citoyenne ma femme.

PAULINE, *troublée.*

Bonjour, Monsieur.

MORNAND.

Est-ce que vous êtes indisposée?

PAULINE.

Moi?

MORNAND.

Je vous trouve un visage de circonstance, un visage en révolution.

PAULINE.

Non, oh!... mon Dieu, non, c'est le chien.

MORNAND.

Le chien?

PAULINE.

C'est César qui me fait des peurs! Il finira

Digitized by Google

quelqu'un, je vous l'ai déjà dit : sa loge est trop près de la porte, ou bien il n'est pas attaché assez court.

MORNAND.

C'est fait exprès.

PAULINE.

Pour qu'il dévore les gens ?

MORNAND.

Non, mais pour empêcher d'entrer ceux que je ne veux pas recevoir, ou de sortir ceux que je veux retenir. Quand je l'entends aboyer, j'entr'ouvre cette fenêtre, je regarde sans me montrer, et si c'est un visiteur importun, je ne dis rien ; si c'est, au contraire, une visite agréable, j'appelle le concierge, le citoyen Brutus, et je lui crie : Brutus, lâche César ! et quand César est lâché, il ne barre plus la porte, il court à la cuisine, il laisse entrer ou sortir tout le monde.

PAULINE.

Il n'importe, c'est affreux de l'entendre aboyer avec sa forte voix.

MORNAND.

Enfin, il n'aboie plus maintenant, et votre émotion continue.

PAULINE.

Vous supposez donc, monsieur, que je vous cache ?...

MORNAND, *faisant de l'index un signe sur Pauline.*

Précisément, quand je suis entré, vous cachiez quelque chose.

PAULINE, *désignant sa poche gauche.*

Là ?...

MORNAND,

Non, pas là.

PAULINE, *désignant la poche droite.*

Ici ?

MORNAND.

Non, pas ici.

PAULINE, *déroutée,*

Où donc ?

MORNAND, *souriant.*

Où donc ?

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle, etc.*

Je le vois, votre bouche n'ose
Dire, par un aveu complet,
L'endroit où, de lys et de rose,
L'amour bâtit son nid discret.
Cachette soudaine et propice,
Pour glisser un secret chéri,

Où ne peut fouiller la police...
Sauf la police d'un mari.

(*Il fait un pas vers Pauline.*)

PAULINE, *confus.*

Eh bien oui, tenez, Monsieur ; c'est vrai, je mentais, et je sens qu'un aveu sincère peut seul réparer ma faute et me donner le droit de vous reprocher vos torts.

MORNAND.

Voyons d'abord les vôtres.

PAULINE.

Le plus grave de tous peut-être est de ne pas vous en avoir parlé avant de nous marier.

MORNAND.

Il paraît que la chose est antérieure à notre mariage ?

PAULINE.

Oui, Monsieur, c'est avant.

MORNAND, *à part.*

J'aime mieux que ce soit avant que si c'était après... Oh ! mon Dieu ! avant ou après, c'est toujours fort désagréable ! (*Haut.*) Allons, voyons, hâtez-vous, il me tarde...

PAULINE,

Jules, Monsieur... il se nomme Jules...

MORNAND.

C'est un joli nom.

PAULINE, *naïvement.*

Si vous aviez vu sa figure !

MORNAND.

Ah ?... Enfin !

PAULINE.

Enfin, Jules est un jeune homme de haute naissance.

MORNAND.

Abrégez sa biographie. Il ne m'importe pas de savoir si Jules est un jeune homme de haute naissance, (*à part*) mais si je ne suis pas, moi, un mari de haute futaie.

PAULINE.

Nous avions été élevés ensemble ; nous nous aimâmes avec une pureté de sentiments !...

MORNAND, *à part.*

Me voilà tranquille sur le passé.

PAULINE.

Enfin, nous devions nous marier ; mais il mourut.

MORNAND.

Pauvre jeune homme ! (*A part.*) Me voilà tranquille sur l'avenir.

PAULINE, *essuyant ses yeux.*

Vous me pardonnez, n'est-ce pas, de donner une larme à sa mémoire ?

MORNAND.

Comment, une larme? donnez-en deux, donnez-en trois... Mais êtes-vous bien sûre qu'il soit mort, ce pauvre Jules?

PAULINE, *exhibant le portefeuille et l'ouvrant.*

Voilà tout ce qui me reste de lui.

MORNAND.

Voyons : une rose sèche, une blonde mèche...

PAULINE.

Et deux lignes écrites sur son lit de mort, et qu'il n'a pas eu même la force de signer. (*Elle lit.*) « Chère Pauline, blessé » à l'attaque de mon château, et sur le point de mourir, je » vous écris un dernier adieu avec mon sang. »

MORNAND.

C'est plutôt avec de l'encre rouge.

PAULINE, *vivement.*

Non, non, c'est avec son sang.

MORNAND, *moqueur.*

Oui, au fait, c'est plus flatteur et plus romanesque.

PAULINE, *présentant le calepin à Mornand.*

Et maintenant, Monsieur, prenez.

MORNAND.

Gardez cela. Je respecte le culte des morts, et je vous permets le souvenir de cet infortuné jeune homme, mais comme le souvenir d'un frère, pas autrement.

PAULINE.

Oh! j'y penserais bien moins, sans les torts que vous avez envers moi.

MORNAND.

Et quels sont-ils, mes torts, chère Pauline?

PAULINE.

Un seul mot les résume tous.

MORNAND.

Et ce mot...

PAULINE.

Vous êtes jaloux...

MORNAND.

Jaloux, moi?

PAULINE.

Vous avez beau nier, Monsieur, les faits sont là.

MORNAND.

Quels faits ?

PAULINE.

Ne suis-je pas prisonnière, esclave dans votre maison?

MORNAND.

Vous y faites ce que vous voulez.

PAULINE.

Je ne fais que m'y ennuyer.

MORNAND.

Parce que ça vous amuse, parce que vous le voulez.

PAULINE,

Quand me conduisez-vous à un plaisir, à une fête?

MORNAND.

Mais le puis-je? ai-je le temps? Membre du Corps Législatif, toutes mes heures ne sont-elles pas prises pour la République?

PAULINE, *avec humeur et dédain.*

Oh! la République!

MORNAND.

Oui, vous ne l'aimez guère, cela se conçoit, une Bretonne! Mais, enfin, puis-je passer les journées à vous faire ma cour, quand le pays est encore dans l'agitation, quand le Directoire est le point de mire de toutes les attaques?

PAULINE.

Aujourd'hui, par exemple, pourquoi ne pas me conduire à la campagne?

MORNAND.

Impossible.

PAULINE.

Vous n'avez pas de séance au Corps Législatif aujourd'hui, à cause de la fatigue des dernières discussions qui ont été si tumultueuses.

MORNAND.

C'est vrai.

PAULINE.

AIR: *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Car, Messieurs les législateurs,
Grands ennemis des priviléges.
Vous vous accordez des faveurs
Qu'on n'accorde pas aux colléges.
Les écoliers, doux et rangés,
Obtiennent congé, c'est l'usage...
Mais vous, vous prenez des congés
Quand vous avez fait du tapage.

MORNAND.

Oui, mais j'ai à m'occuper ce matin de l'arrestation d'un jeune homme, d'un conspirateur, d'un réactionnaire, nous en avons beaucoup, arrivé à Paris depuis quelques jours, et dont on a perdu la trace.

PAULINE.

Eh bien, l'après-midi, vous pouvez être à moi.

MORNAND.

C'est qu'ensuite, j'ai à m'occuper d'un divorce.

PAULINE.

D'un divorce?

MORNAND.

Oui, du divorce du citoyen Caracalla... non pas que ce soit bien long; car, de nos jours, on divorce aussi facilement qu'on se marie, on va trouver l'officier municipal.

AIR : *l'Apothicaire.*

Puis, assisté de deux témoins,
On présente sa citoyenne.
L'officier dit : Je vous conjoins ;
Et ce mot a noué la chaîne.
Si, dans la nuit, on s'aime moins,
Le matin l'on revient sans gêne.
L'officier dit : Je vous disjoins,
Et ce mot a rompu la chaîne.
Je vous conjoins, je vous disjoins,
Ce mot fait et défait la chaîne.

PAULINE.

Eh bien, alors, Monsieur...

MORNAND.

Perdez donc l'habitude de dire monsieur; dites citoyen.

PAULINE, *avec humeur.*

Citoyen, soit. Eh bien, citoyen, puisque c'est si court, vous pouvez, cela fait, me donner la journée et me conduire aux champs.

MORNAND.

C'est qu'après cela, j'ai autre chose à faire. Le Directoire est très-occupant et très-occupé, (*à part*) surtout de ses plaisirs.

PAULINE. *avec dépit.*

Et dites-moi, Monsieur, cette existence de prisonnière, d'esclave, va-t-elle durer longtemps comme ça !

MORNAND.

Tout le temps qu'il faudra pour mettre la République dans une voie de paix, d'ordre et de prospérité.

PAULINE, *de même.*

Et vous croyez, Monsieur...

MORNAND.

Faites-moi l'amitié de dire citoyen.

PAULINE, *en colère.*

Citoyen? non, je ne veux pas dire citoyen! vous n'êtes pas un citoyen! car un jaloux qui outrage, qui enferme sa femme, cet

homme-là n'est pas un citoyen ; c'est un perfide, c'est un tyran, c'est un despote.

ENSEMBLE.

AIR :

PAULINE.

Ah ! j'étouffe de colère !
Quelle indigne trahison,
De me garder prisonnière
Dans cette triste maison !

MORNAND.

Pourquoi de votre colère,
Attrister notre maison ?
C'est une vaine chimère
Qui vous trouble la raison.

REPRISE.

(Pauline entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE III.

MORNAND.

Voilà bien les femmes ! c'est elle qui a des torts et c'est moi qui suis grondé... Ah ! elle a aimé avant notre mariage !... au fait, qu'importe, puisque c'est en tout bien, tout honneur, et que d'ailleurs le prétendant n'existe plus... Mais il se fait tard et le citoyen Caracalla compte sur moi pour le faire divorcer ce matin ; car il a l'intention de se remarier ce soir... et... (*Aboiement du chien.*) Encore César qui aboie !... Voyons qui ce peut être. (*Il entr'ouvre la fenêtre.*) Un jeune homme avec un carton ; c'est un commis en nouveautés qui porte sans doute des colifichets à la citoyenne ma femme. Elle ne me pardonnerait pas de lui refuser l'entrée. (*Le chien aboie, Mornand ouvre la fenêtre toute grande et il appelle.*) Brutus ? Brutus ?... ce maudit portier, il n'est jamais à sa porte ; sous prétexte de liberté, il prend des licences... (*Il appelle.*) Brutus ? Brut... ah ! le voilà. Brutus, lâche César ! Entre, citoyen, entre, il ne te fera pas de mal... n'aie pas peur ; c'est pour te caresser. (*En scène.*) Il lui met les pattes sur les épaules... c'est incroyable comme il est amical, ce gros animal !

SCÈNE IV.

MORNAND, JULES.

JULES, *un carton à la main, à part.*

C'est peut-être son oncle. (*Haut.*) Salut, citoyen.

Digitized by Google

MORNAND.

Salut, citoyen.

JULES, *à part.*

Comme le cœur me bat!

MORNAND, *à part.*

Il est tout ému. (*Haut.*) Tu as eu peur, n'est-ce pas?

JULES.

Oui, je l'avoue.

MORNAND.

Veux-tu prendre quelque chose?

JULES.

Merci. (*A part.*) Oh! si j'étais sûr que ce fût son oncle.

MORNAND.

Prends un siége au moins, car les jambes te manquent.

JULES, *s'asseyant.*

Je voudrais parler... à la citoyenne...

MORNAND.

Oui, je vais l'appeler; mais, dis donc, que tes prix ne soien pas trop élevés; que ta visite ne me coûte pas trop cher, entends-tu?

JULES.

Plaît-il? (*A part.*) Oh! ce doit être son oncle.

MORNAND, *allant sonner, à part.*

Il fait semblant de ne pas m'entendre, il va m'écorcher.

JULES, *à part.*

J'aurais cru avoir plus de force, plus de résolution.

SCÈNE V.

PAULINE, MORNAND, JULES *assis et détourné.*

PAULINE, *sur le seuil de la porte, à Mornand.*

Que me voulez-vous? Est-ce que vous regretteriez de...

MORNAND, *désignant Jules détourné.*

Voici un commis en nouveautés qui...

PAULINE.

Qui vient de votre part? à la bonne heure... voilà une attention...

MORNAND.

Qui n'était pas dans mon intention; car je ne l'ai pas fait appeler et c'est inutile; ces gens viennent d'eux-mêmes.

PAULINE, *avec humeur.*

Alors, je n'ai besoin de rien.

MORNAND, *à Jules.*

Citoyen, la citoyenne n'a besoin de rien.

PAULINE, *vivement.*

Ou plutôt si.

MORNAND, *à Jules.*

Ou plutôt si, la citoyenne a besoin de quelque chose.

PAULINE.

Vous ne méritez pas que j'épargne votre bourse.

MORNAND, *bas à Pauline.*

Oui, mais dites donc, marchandez, marchandez beaucoup. Ne lui donnez pas d'emblée tout ce qu'il demandera. Je vais m'habiller, je vous laisse avec lui. (*Bas à Jules.*) Dis donc, citoyen, je te le répète, ménage-moi, passe-moi ça au plus juste, si tu veux conserver ma pratique. (*Il entre à droite.*)

SCÈNE VI.

PAULINE, JULES.

PAULINE.

Voyons, Monsieur, montrez-moi ce que vous avez dans ce carton.

JULES, *tombant à ses pieds.*

Pauline !

PAULINE, *avec un étonnement mêlé d'effroi.*

Jules ! mais non, c'est impossible, c'est un rêve, une illusion !

JULES, *se relevant et lui prenant la main.*

Non, Pauline, non, c'est moi, c'est bien moi.

PAULINE.

Oui, oui, c'est lui ; mais comment se fait-il et d'où vient la lettre que vous m'avez écrite ?

JULES.

Je croyais mourir, quand ma main tremblante l'a tracée et c'est par un miracle que j'ai revu la lumière.

PAULINE.

Oui, vivant, il est vivant !

JULES.

Alors, vous sachant à Paris, à la recherche de votre oncle (*il désigne l'endroit par où Mornand est sorti, sans que Pauline s'aperçoive de ce geste*), je suis parti au risque d'être reconnu et de me perdre.

PAULINE.

Pauvre Jules !

Digitized by Google

JULES.

Et ce matin, en passant dans cette rue, sous ce déguisement de commis en nouveautés, je vous ai aperçue un instant à la fenêtre, comprenez-vous mon bonheur !

PAULINE.

Calmez-vous, Jules, calmez-vous.

JULES.

Oui, vous avez raison ; car maintenant, avec du courage, de l'adresse, nous parviendrons à quitter la France, tous les trois : Vous, moi et votre oncle. (*Désignant la chambre de Mornand.*)

PAULINE, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! et moi qui avais oublié ! (*Haut.*) Mon oncle?

JULES.

Oui, votre digne oncle ; car sans l'avoir jamais vu, je l'ai reconnu tout de suite. Cette figure noble et fière... il n'y a que nous autres qui ayons des figures comme cela.

PAULINE, *à part.*

Oh ! comment lui dire !.. il le faut cependant.

JULES.

Je cours l'appeler. (*Appelant.*) Mon oncle !

PAULINE.

Que faites-vous !

JULES.

Je puis bien l'appeler mon oncle, n'est-ce pas, par anticipation ; car, enfin, puisqu'il est le vôtre, il va devenir le mien. (*Appelant.*) Mon oncle !

PAULINE.

Oh ! silence, Jules, silence !

JULES.

Vous lui avez parlé de moi, n'est-ce pas?

PAULINE.

Oui, je...

JULES.

Vous lui avez dit...

PAULINE.

Que vous êtes mort.

JULES.

Raison de plus. Je cours lui dire : Me voilà, je suis vivant ; j'aime Pauline et je vous demande sa main.

PAULINE.

Oh ! gardez-vous-en bien !

JULES.

Impossible qu'il me la refuse !

PAULINE.

Hélas ! j'en suis trop sûre.

Digitized by Google

JULES.

Votre main est donc...

PAULINE.

Oui.

JULES.

I romise?

PAULINE.

Pis que cela.

JULES.

Et quoi?

PAULINE.

Elle est donnée!

JULES.

Donnée?

PAULINE.

Oui.

JULES.

A qui?

PAULINE.

A lui.

JULES.

A votre oncle?

PAULINE.

Il n'est pas mon oncle.

JULES.

Et il est...

PAULINE.

Mon mari.

JULES, *allant prendre son carton.*

Il suffit.

PAULINE.

Jules!

JULES.

Je n'ai plus rien à vous dire, Madame, et je n'ai qu'une chose à faire.

PAULINE.

Oh! vous ne sortirez pas sans m'avoir dit votre projet.

JULES.

Et ne le devinez-vous pas? ne devinez-vous pas que la vie m'est à charge?

PAULINE.

Et vous voulez...

JULES.

Oui, une arme que j'ai dans ce carton, avec un autre déguisement, cette arme qui devait me servir contre celui qui aurait voulu arrêter le vicomte de Grandier, le Vendéen, le Royaliste,

le conspirateur, le complice de Lemaître, cette arme, je la tournerai contre moi.

PAULINE.

Oh ! ciel ! Jules, vous refusez de m'entendre ?

JULES, *il va jusqu'à la porte du fond.*

Oui, Madame, je sors. (*Déposant son carton au fond et revenant.*) Ou plutôt non, je reste, pour vous couvrir de confusion, après vous avoir entendue. Voyons : qu'avez-vous à dire pour votre justification ?

PAULINE.

J'ai à dire premièrement que je vous croyais mort.

JULES.

Et qu'importe ? vous deviez rester fidèle à ma mémoire.

PAULINE

Je le voulais.

JULES.

Qui vous en empêchait ?

PAULINE.

La nécessité de protéger les jours de mon oncle. Mornand favorisa sa fuite et lui sauva la vie, puis il demanda ma main... pouvais-je la lui refuser ?

JULES, *adouci.*

Pauline, est-ce bien là l'unique raison ?..

PAULINE.

Je le jure !

JULES.

Et l'aimez-vous ?

PAULINE.

Peu.

JULES.

Et vous aime-t-il ?

PAULINE.

Trop.

JULES.

Le misérable !

PAULINE.

Il est jaloux !

JULES.

Enfin je vous crois.

PAULINE.

Silence ! je l'entends, il va sortir.

JULES.

Il ne faut pas qu'il me voie.

PAULINE.

Nous serions perdus.

Digitized by Google

JULES, *désignant la gauche.*

Là, n'est-ce pas?

PAULINE.

Oui, et vite!

JULES.

Quand il sera sorti, nous aviserons.

PAULINE.

Le voici!

(*Jules disparaît à gauche.*)

SCÈNE VII.

PAULINE, MORNAND, *avec le costume élégant et non exagéré de la belle jeunesse de ce temps-là.*

MORNAND.

Eh! bien, chère Pauline, avez-vous... Eh! mon Dieu! vous voila encore troublée et plus que tout à l'heure.

PAULINE, *agitée, toute la scène.*

Moi, vous croyez?

MORNAND.

Comment, je crois? je vois!.. et cependant, César ne dit plus rien, (*la faisant passer près de la fenêtre*) tenez, regardez, il est libre.

PAULINE.

Oui, c'est vrai, il déjeune avec Brutus, il est heureux.

MORNAND.

D'où vient donc votre trouble?

PAULINE.

Il vient... de votre regard, de votre interrogatoire.

MORNAND.

Mon regard?.. Il n'a pas fait votre trouble; il l'a constaté... il est possible qu'il l'augmente en ce moment; mais...

PAULINE.

Oh! Monsieur, vous êtes bien indiscret, bien cruel.

MORNAND.

Cruel!.. je m'arrête et ne veux pas savoir.

PAULINE, *vivement.*

D'autant plus que vous êtes pressé, m'avez-vous dit. Le divorce du citoyen Racallaca.

MORNAND, *la reprenant.*

Caracalla.

PAULINE, *répétant mal.*

Callaraca.

MORNAND, *la reprenant.*

Cara... Enfin peu importe. D'ailleurs la municipalité est à deux pas et j'ai encore cinq minutes, jusqu'à midi.

PAULINE, *désignant la pendule.*

Mais il est midi.

MORNAND.

Cette pendule avance.

PAULINE.

Elle retarde, au contraire.

MORNAND, *à part.*

Pourquoi veut-elle me renvoyer! (*Haut.*) Dites-moi : avez-vous fait de belles emplettes?

PAULINE, *vivement.*

Non, Monsieur.

MORNAND.

Dites citoyen, je vous prie!

PAULINE, *de même.*

Non, citoyen.

MORNAND.

Ce que ce jeune homme vous offrait, ne vous a donc pas convenu?

PAULINE, *vivement.*

Non.

MORNAND.

Ou peut-être c'était trop cher?

PAULINE, *de même.*

Oui.

MORNAND.

Et il a tout remporté?

PAULINE, *de même.*

Tout.

MORNAND.

Voilà de l'économie! et je regrette que le marchand ne soit plus là, pour vous témoigner ma satisfaction, en vous offrant moi-même... mais il reviendra, j'en suis sûr; ces gens-là reviennent toujours et...

PAULINE.

Je vous assure que cette pendule retarde, citoyen.

MORNAND, *à part.*

Je la gêne. (*Haut.*) Je vous laisse, et si le jeune homme revient, vous lui direz de m'attendre ou de laisser son carton.

PAULINE.

Oui, citoyen. (*Elle passe à gauche et pousse un soupir d'allégement.*)

MORNAND, *au fond apercevant le carton.*

Tiens!

PAULINE, *à part, troublée de plus belle.*

Ah! mon Dieu!

MORNAND.

Le voilà, le carton.

PAULINE.

Vous pensez?

MORNAND.

Comment je pense! il n'y a pas à en douter. (*Il porte le carton sur la table.*)

PAULINE.

C'est que le jeune homme l'aura oublié.

MORNAND.

Naturellement : puisque le jeune homme est parti et que le carton est là, il est clair que le jeune homme a oublié le carton... à moins que ce ne soit le carton qui ait oublié le...

PAULINE.

Citoyen, soyez persuadé que la pendule retarde beaucoup.

MORNAND.

Qu'importe! Caracalla attendra bien un peu.

PAULINE.

Et de plus, l'arrestation que vous avez à faire...

MORNAND.

Ah! est-ce à vous, noble Bretonne, de me rappeler l'arrestation d'un compatriote, d'un gentilhomme, d'un complice de Lemaitre, du vicomte de Grandier?

PAULINE, *plus agitée et plus tremblante, à part.*

Ciel! Jules!..

MORNAND.

Je n'aurais jamais pensé... ah! mon Dieu! vous voilà encore plus agitée et plus tremblante... qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, chère Pauline!

PAULINE.

Oh! tenez, laissez-moi, je vous en prie, je vous en supplie.

MORNAND.

Oui! je le vois, ma présence vous embarrasse de plus en plus. Je vous laisse ; mais non pas sans vous avoir offert... (*Il a déboucle le carton et va l'ouvrir.*)

PAULINE, *vivement.*

Je ne veux rien, rien du tout.

MORNAND.

Un objet de votre choix.

PAULINE.

Je n'en désire aucun.

MORNAND.

Ou du mien?

PAULINE.

Je le refuserais.

SCÈNE VII.

MORNAND, *tirant un uniforme.*

Un objet pris au hasard alors.

PAULINE.

Je ne l'accepte pas.

MORNAND.

Vous l'accepterez... (*Remarquant l'uniforme.*) Non, vous avez raison ; ce n'est pas acceptable. (*Il tire un gilet, puis un chapeau, puis un pantalon.*) Ni ceci, ni cela, ni... (*Une lettre tombe de la poche du pantalon, il la prend.*) Une lettre? (*Il lit la suscription.*) à M. le vicomte Jules de Grandier. Jules! ah! mon Dieu! (*Il lit la lettre mentalement.*)

PAULINE, *défaillante.*

Je vais me trouver mal.

MORNAND, *à part.*

Et moi je ne me trouve pas très-bien. (*Haut.*) Pauline, Pauline! revenez à vous!

PAULINE.

Oui, oui, je reviendrai ; mais vous aurez pitié de lui ; vous serez généreux, quand je vous aurai dit...

MORNAND.

Ah! çà il n'est donc pas mort!

PAULINE, *au comble du trouble.*

Non, mais ce n'est pas sa faute.

MORNAND.

Et il est dans ma maison!

PAULINE, *vivement.*

Il est votre hôte, et un hôte c'est sacré!

MORNAND.

Il conspire contre la République et contre moi aussi! Il ne sait donc pas qu'il y va de ma tête... de sa tête! (*A part.*) De l'une et de l'autre.

PAULINE.

Oh! Monsieur! Monsieur!

MORNAND.

Appelez-moi cito... non, appelez-moi comme vous voudrez, je n'y tiens pas.

PAULINE.

Oh! citoyen, mon ami, votre jalouse colère me fait peur; mais il est innocent.

MORNAND.

Innocent!

PAULINE.

Il me croyait libre.

MORNAND, *à part, se ravisant.*

J'ai tort de m'emporter; mais comment me tirer de là?

Digitized by Google

PAULINE, *avec exaltation.*

Vous ne m'écoutez pas; vous ne me répondez pas! vous voulez sa mort!.. Eh bien, je n'ai plus qu'une chose à vous dire : s'il meurt, il sera l'objet de mon éternel souvenir, et vous serez l'objet de ma haine éternelle.

MORNAND, *à part.*

Oui, oui, il n'y a que ce parti avec cette imagination romanesque. (*Haut, très-calme.*) Et qui vous parle de le faire mourir? Me croyez-vous capable de livrer mon hôte, comme vous dites; un homme qui est venu se confier... (*Souriant.*) C'est-à-dire il ne m'avait pas prévenu, mais enfin...

PAULINE.

Ainsi, vous ne le ferez pas arrêter?

MORNAND.

Je veux ignorer pendant vingt-quatre heures qu'il est à Paris.

PAULINE.

Oh! que vous êtes bon, citoyen!

MORNAND.

Je ne le saurai que demain.

PAULINE.

Il partira à l'instant même.

MORNAND, *à part.*

Je connais ces têtes bretonnes; il restera et j'ai mon plan.

PAULINE.

Je vais l'appeler, n'est-ce pas? lui dire...

MORNAND, *calme.*

Devant moi? non. Pauvre jeune homme! il ferait une triste figure. (*A part.*) Et moi aussi. (*Haut.*) Je sors et vous laisse avec lui.

PAULINE.

Et vous ne m'en voulez pas, vous, un jaloux!

MORNAND.

Moi? pas le moins du monde. Est-ce qu'on peut violenter les sentiments? (*Gaîment.*) Chacun a son amour! Le mien c'est la République. C'est mon goût, ma passion, l'objet unique de ma jalousie. Le reste ne m'est rien ou m'est très-peu. Vive la République!

PAULINE, *faisant effort..*

Oui, oui, vive la République!

MORNAND, *à part.*

C'est-à-dire, vive Jules! (*Haut.*) A revoir, je vais m'occuper du divorce du citoyen Caracalla.

ENSEMBLE.

AIR : *Chevalier du guet.*

PAULINE, *à Mornand.*
Oh ! merci bien. (*à part, avec émotion.*)
Je ne crois rien,
De ce qu'ici
Dit mon mari.

MORNAND.
Dites-lui bien,
C'est pour son bien,
Sans nul sursis,
De fuir Paris.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.
(*Mornand sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

PAULINE, *puis* JULES.

PAULINE, *seule.*

Ah ! j'ai failli succomber à tant d'émotions; mais j'ai dû faire semblant de croire à sa clémence, pour ne pas aigrir sa jalousie; car, j'en suis sûre, ce pauvre Jules, qui m'aime et qui conspire, il va le dénoncer, le faire arrêter. Oh ! hâtons-nous ! (*Elle court à gauche.*) Jules ! Jules !

JULES, *paraissant.*

Eh bien !

PAULINE.

Vous êtes perdu !

JULES.

Plaît-il ?

PAULINE.

Mon mari sait tout : que vous êtes ici, que vous m'aimez et que je vous...

JULES.

Achevez, Pauline, et je ne crains plus rien.

PAULINE.

En ce moment, il vous dénonce, il vous signale, il vous livre au tribunal qui a condamné Lemaître.

JULES.

Non, oh ! non, c'est impossible ! J'étais là, j'ai tout entendu ; il est généreux : il me donne toute la journée, et puis, vous voyez, au lieu de me garder lui-même, de veiller sur moi, il sort, il s'en va; il laisse les portes ouvertes, il favorise mon évasion, ainsi... (*Le chien aboie.*)

Digitized by Google

PAULINE, *à la fenêtre.*

Oui ; mais entendez-vous ? il a fait enchaîner César ; César barre la porte, la seule porte par où vous puissiez fuir, et quand César est enchaîné, c'est un gardien plus sûr que des verroux et des sentinelles !

JULES.

Le perfide ! il vous aurait donc indignement abusée !

PAULINE.

Oh ! mais un espoir nous est encore permis, et je puis vous dérober à sa vengeance !

JULES.

Il serait vrai !

PAULINE.

Oui, oui !

JULES.

Il faut, Pauline, y échapper vous-même.

PAULINE, *désignant le carton.*

Hâtez-vous de serrer ce déguisement dans le carton, tandis que...

ULES, *portant le carton à gauche et mettant le pistolet sous son gilet; puis arrangeant les divers objets de son déguisement dans le carton qu'il boucle.*

Oui, oui...

PAULINE, *à la fenêtre.*

Brutus? Brutus? Brutus?... Ah ! mon Dieu ! Brutus qui n'est pas là, qui n'est jamais là, et César, quand il est enchaîné n'obéit qu'à lui et à mon mari !... (*A Jules.*) Dépêchez-vous !

JULES.

Je me dépêche.

PAULINE.

Brutus? Brutus? Ah ! le voilà, le voilà !

JULES, *se pressant.*

Ce n'est pas malheureux !

PAULINE.

Brutus ! lâchez César !

JULES, *de même.*

Il le lâche?

PAULINE, *à la fenêtre.*

Vous dites, Brutus ?

JULES.

Le lâche-t-il ?

PAULINE:

Mon ami, vous m'empêchez d'entendre Brutus.

JULES.

Je me tais.

SCÈNE VIII.

PAULINE.

Vous dites, Brutus?

JULES.

Qu'est-ce qu'il vous dit ?

PAULINE.

Qu'il faut que je le tutoie.

JULES.

Eh bien, tutoyez-le.

PAULINE.

Brutus, lâche César !

JULES.

L'a-t-il lâché?

PAULINE.

Vous m'empêchez d'entendre ce qu'il me répond.

JULES.

Je me tais.

PAULINE.

Tu dis, Brutus?...

JULES.

Que dit-il ?

PAULINE, *défaillante et se retirant de la fenêtre.*

Grand Dieu !

JULES.

Qu'avez-vous?

PAULINE.

Son maître lui a défendu de lâcher César!

JULES.

C'est clair! il veut ma vie ; mais il ne l'aura pas, à moins, Pauline, que vous ne manquiez de courage, à moins que vous n'ayez plus de sang breton dans les veines !

PAULINE, *résolue.*

Du courage ! il faut que j'aie du courage pour vous sauver ! j'en aurai ! j'en ai ! quel est votre dessein ?

JULES, *montrant son pistolet.*

Cette arme m'aura bientôt délivré du gardien qui veille à cette porte.

PAULINE.

Partez donc! partez à l'instant !

JULES.

Oui, Pauline, je pars, je pars avec vous!

PAULINE.

Avec moi ! mais je ne suis pas libre ; mais j'appartiens à un autre.

JULES.

A un tyran, à un bourreau! car ne vous abusez pas, Pauline; c'est nos deux têtes que sa jalousie va venir nous demander.

PAULINE.

Sauvez la vôtre ; je sacrifie la mienne.

JULES.

Ce que vous dites-là, Pauline, est une injure à mon honneur, à mon amour.

PAULINE.

Ah! fuyez, fuyez seul! mon mari va arriver avec ses satellites.

JULES.

Eh! bien! choisissez, Pauline ; il faut nous sauver ensemble, ou mourir tous les deux.

PAULINE, *à part.*

Que devenir! le temps fuit... Ah! une fois que je l'aurai mis hors d'atteinte, je reviendrai!

JULES.

Vous ne répondez pas?... Eh! bien! nous allons mourir ensemble!...

PAULINE.

Non, Jules, non; nous allons fuir.

JULES.

O bonheur!

AIR : *de l'Andalouse.* (Monpou.)

Allons, venez, ma noble dame,
Fuyons votre cruel geôlier.
Ce n'est pas de lui, sur mon âme,
Que vous devez être la femme,
Car je suis votre chevalier.
(Il remonte au fond pour voir si le chemin est libre.)

PAULINE, *sur le devant de la scène.*

Quand j'aurai soustrait à la haine,
L'ami qui m'a gardé sa foi, *(tristement.)*
Je viendrai reprendre ma chaîne.
(comme alarmée d'une idée.)
Ah Dieu! mais si Jules m'entraîne!
Il sera bien plus fort que moi.
Il doit être plus fort que moi!

ENSEMBLE.

JULES, *redescendant, le pistolet à la main.*

Oui, partons! l'amour nous réclame.
Fuyons loin d'un cruel geôlier.
Ce pistolet, ma noble dame,
A César fera rendre l'âme.
Suivez donc votre chevalier.

PAULINE.

Oui, partons. Une noble dame,
Fuyant un farouche geôlier,
A votre honneur livre son âme.
D'un autre, hélas! je suis la femme;
Mais vous êtes bon chevalier.

(Ils gagnent vivement le fond sur les derniers vers. Mornand paraît. Il a un bouquet à la main. Il le dépose, en entrant, près de la porte.)

SCÈNE IX.

PAULINE, MORNAND, JULES.

PAULINE.

Ciel! trop tard!

JULES, *à part.*

Oui, trop tard! (*S'avançant. Haut, d'un ton solennel.*) sieur, je sais qui vous êtes; vous savez qui je suis, le com de Lemaître. Je connais son sort, et j'attends le mien. Pr ma tête.

MORNAND, *railleur.*

Ta tête? et que diable veux-tu que j'en fasse... citoyen vaurien? d'abord je te trouve bien présomptueux de croire que tu en as une; car l'étourderie de ta conduite...

JULES.

Oh! Monsieur, n'ajoutez pas la raillerie...

PAULINE.

A la cruauté.

MORNAND.

Cruel, moi!

PAULINE.

Oui, vous l'êtes, Monsieur...

MORNAND.

Appelez-moi citoyen!

PAULINE.

Quand vous enchaînez César, pour que Jules reste votre prisonnier!..

MORNAND.

Il ne le sera pas longtemps.

JULES.

Oui, je comprends, Monsieur!

MORNAND.

Appelez-moi citoyen, vous aussi.

JULES.

Je ne veux pas!

MORNAND, *railleur.*

Tu ne veux pas? Eh! bien, liberté, libertas; égalité, équalitas; fraternité, fraternitas.

JULES, *ironiquement.*

Oui! oh! vous appliquez bien cette noble devise: Liberté! et vous me tenez en prison! Egalité! et vous m'opprimez! Fraternité! et vous m'immolez!

MORNAND, *railleur.*

Tu l'appliques mieux, toi, peut-être, cette belle devise: Tu viens ici, chez moi, pour voir ma femme: c'est de la liberté, j'en conviens, mais est-ce la bonne? Tu crois avoir sur ma femme

des droits égaux aux miens, c'est de l'égalité ; mais elle est juste? Et finalement, tu veux que nous partagions comme frères, c'est de la fraternité ; mais est-elle honnête ?

JULES.

Ah ! trêve d'insulte, Monsieur.

PAULINE.

Oui, Monsieur, n'abusez pas de votre position.

MORNARD.

Mais je ne la trouve pas très-bonne ma position !

JULES.

Je ne cherche pas à éviter mon sort. J'aime Pauline, je la trouve enchaînée ; la vie m'est à charge et vous me rendrez service de m'en délivrer ; car, si vous ne me l'ôtiez pas, j'irais moi même, et à l'instant, m'en débarrasser. (*Il fait un pas vers la porte du fond, en montrant son pistolet. Mornand court fermer la porte et en retire visiblement la clef, après avoir enlevé le pistolet à Jules.*)

JULES, *à Mornand qui redescend.*

Oui, je comprends, tu m'enfermes, en attendant que tes satellites viennent me prendre.

PAULINE, *exaltée.*

Puisqu'il en est ainsi, Monsieur, je dois vous dire que je partage son double crime. Je vous trahis, je trahis la République, je conspire comme lui! je suis coupable autant que lui, et je veux mourir avec lui!

JULES.

Voyez dans quel état vous la mettez. Ah ! si vous aviez un peu de cœur, au lieu de m'envoyer à la mort, vous me disputeriez Pauline, l'épée à la main.

MORNAND, *railleur.*

Te disputer ma femme, citoyen vaurien? mais elle est à moi, ma femme, jusqu'à présent, rien qu'à moi, une et indivisible comme la République !

JULES.

M'accorderez-vous au moins la grâce d'écrire...

MORNAND.

A tes parents? Oui, tu le peux, et c'est d'un bon fils! mais avant, il faut que je vous interroge tous les deux.

JULES.

Encore quelque raillerie froide et cruelle, mais nous vous répondrons !

PAULINE.

Oui, on vous répondra.

JULES.

Parlez !

MORNAND.

Jeune homme, êtes-vous bien sûr d'aimer ma femme sincèrement?

JULES.

De toute mon âme.

MORNAND.

Bien! Et vous, ma femme, êtes-vous certaine de ressentir pour lui un véritable amour?

PAULINE.

Oui, Monsieur.

MORNAND.

Très-bien... mais j'entends là (*à tous les deux*) un amour profond, qui durerait cinquante ans, si Dieu vous les accordait ?

PAULINE.

Cent ans!

JULES.

Mille ans!

MORNAND.

Vous ferez concurrence à Philémon et Baucis! (*Il va ouvrir la porte.*)

JULES, *railleur.*

Eh bien! avez-vous encore quelque chose à nous dire?

MORNAND.

Non ; mais j'ai quelque chose à vous lire. (*Il exhibe trois papiers.*)

JULES.

Oui, un arrêt...

PAULINE.

De mort!

MORNAND.

Au contraire, de divorce.

PAULINE.

Plaît-il?

JULES.

Vous dites?...

MORNAND.

Voici un papier au bas duquel j'ai signé déjà, et que ma femme n'a qu'à signer aussi pour n'être plus ma femme.

JULES.

J'entends, Pauline, il ne veut pas que vous marchiez au supplice avec son nom.

PAULINE, *signant.*

Eh bien! qu'il le reprenne!

JULES.

Ah! que n'ai-je pu, avant de mourir, vous donner le

MORNAND.

J'ai devancé vos vœux. Signez tous les deux cet autre papier: c'est l'engagement de vous marier. (*Jules prend le papier, le baise, le signe et le donne à signer à Pauline.*) Puis, assistés de deux témoins, dont je serai l'un, et Caracalla l'autre, il ne pouvait pas me refuser, vous paraîtrez devant le municipal qui vous dira : « Je vous conjoins ! » Et, au sortir de la municipalité...

JULES, *solennel.*

Oui, nous marcherons d'un pas ferme!...

PAULINE, *de même.*

Nous irons, le regard assuré...

MORNAND, *flegmatique.*

Vous irez où vous voudrez!

JULES, *étonné.*

Eh?

PAULINE, *étonnée.*

Quoi?

MORNAND.

J'ai songé à tout... une voiture est à la porte, et voici un passeport! (*Il lit.*) « Laissez passer et circuler librement le citoyen » Jules Grandier, commis en nouveautés, qui voyage pour son » commerce, avec sa femme. »

JULES, *stupéfait.*

Il serait vrai !

PAULINE, *de même.*

Est-il possible?

MORNAND.

Voyez!

JULES, *prenant le passeport.*

C'est en règle.

PAULINE.

Oui.

JULES, *avec un ton de reconnaissance.*

Ah! Monsieur, que je regrette de vous avoir méconnu!

PAULINE, *de même.*

Que je suis donc malheureuse de vous avoir outragé!

MORNAND.

C'était le meilleur parti à prendre! Avant cet arrangement amiable, vous étiez exposés à devenir criminels. (*Souriant.*) Maintenant ce n'est plus possible, et nous pouvons nous quitter bons amis. (*Il leur tend la main a tous les deux.*)

JULES.

C'est vrai, mais une chose m'attriste...

PAULINE.

Moi aussi, une réflexion me désole...

MORNAND.

Et laquelle?

JULES.

C'est la crainte que votre sacrifice ne vous coûte trop cher.

MORNAND, *gaîment.*

Mais non!

PAULINE.

C'est la pensée qu'en faisant notre félicité, vous détruisez la vôtre?

MORNAND, *de même.*

Pas le moins du monde!

PAULINE.

Ainsi donc vous n'étiez pas jaloux?

MORNAND.

Vous voyez...

JULES.

Ainsi donc, vous renoncez à Pauline...

MORNAND, *désignant les papiers.*

En voilà la preuve.

JULES.

Non, je dis vous y renoncez avec joie?

MORNAND.

Avec la plus grande joie!

PAULINE, *étonnée.*

Avec bonheur?

MORNAND, *appuyant.*

Avec délices!

PAULINE, *étonnée.*

(*A part.*) Ah! çà, mais alors, il ne m'aimait pas du tout!

JULES, (*à part*) *étonné.*

Ah! çà, mais alors il ne pouvait pas la souffrir!

MORNAND, *se frottant les mains.*

Allons, allons, mes enfants, chacun à son affaire! (*A Jules.*) Vous allez écrire à vos parents, pour leur annoncer votre bonheur. (*A Pauline.*) Vous, allez faire vite vos paquets; moi je vais vous attendre à la municipalité.

JULES, *étonné.*

Oui, et à bientôt!

MORNAND, *à Pauline.*

A bientôt.

PAULINE, *faiblement et avec distraction.*

A bientôt.

MORNAND,

AIR : *Je regardais Madelinette.*

En vérité, cela m'enchante,
De voir dans cet heureux moment,
Unis d'une aussi bonne entente,
Le mari, la femme et l'amant.

PAULINE, *étonnée.*

Oui, c'est un trio peu vulgaire.

JULES, *désignant Pauline.*

Une femme pleine d'appas;

MORNAND *désignant Jules.*

Un amant comme on n'en voit guère,

PAULINE, *désignant Mornand avec étonnement.*

Un mari comme on n'en voit pas.

ENSEMBLE.

MORNAND.

En vérité, cela m'enchante, etc.

JULES et PAULINE.

Oui, la chose est bien étonnante,
De voir, dans un pareil moment,
Unis, d'une si bonne entente,
Le mari, la femme et l'amant.

(*Jules entre à droite. Pauline s'achemine à gauche; Mornand vers le fond où il prend le bouquet qu'il a, en entrant, déposé sur une chaise.*)

SCÈNE X.

PAULINE, MORNAND.

PAULINE, *à part.*

Mais pourquoi ne m'aime-t-il pas! c'est inconcevable, ça! (*Haut à Mornand qui va sortir.*) Citoyen?...

MORNAND, *le bouquet à la main, se retournant.*

Madame?

PAULINE.

Vous êtes donc bien pressé de sortir?

MORNAND.

C'est pour vous, Madame; je cours à la municipalité.

PAULINE.

Oh! c'est à deux pas.

MORNAND.

Oui, mais il est tard, bientôt une heure.

PAULINE.

La pendule avance.

MORNAND.

Elle retardait tout à l'heure.

PAULINE.

Je me trompais.

MORANND.

Et puis, je veux changer ce bouquet; je n'en suis pas content.

PAULINE.

Il est bien comme cela.

MORNAND.

Pas encore assez beau pour la personne à qui je le destine.

PAULINE, *à part.*

Il est devenu galant! (*Haut.*) La personne s'en contentera. Ainsi, restez.

MORNAND, *s'arrêtant.*

J'obéis, Madame.

PAULINE.

Madame?.... — Pourquoi donc ne m'appelez-vous plus Pauline?

MORNAND, *jouant le discret et le délicat.*

C'est que vous n'êtes presque plus ma femme, et vous êtes presque celle du citoyen Jules. Je croirais lui manquer si, en son absence, je me permettais!... Je ne connais pas de propriété plus délicate que la propriété d'un mari sur sa femme. La moindre chose suffit pour faire un voleur et par conséquent un volé.

PAULINE, *attentive.*

Ce que vous dites là accuse la conduite de Jules à votre égard. (*Vivement.*) Est-ce que vous lui gardez rancune?

MORNAND, *souriant.*

Moi? au contraire... non pas qu'il soit un voleur discret, laissant quelque chose au propriétaire; non, il lui faut tout et tout de suite... Il est vrai de dire, et c'est là son excuse, que ma propriété allait au-devant de lui et ne demandait pas mieux que de changer de main.

PAULINE, *après un moment d'embarras.*

(*L'examinant.*) Ce qui me passe, dans cette affaire, c'est l'erreur où j'ai pu tomber de vous croire un jaloux!

MORNAND, *souriant.*

Grande erreur, Madame.

PAULINE.

Oh! vous pouvez bien au moins, si vous ne m'appelez pas Pauline, m'appeler citoyenne, puisque je vous appelle citoyen?

MORNAND.

Citoyenne, soit!

PAULINE.

Mais pourquoi n'êtes-vous pas jaloux?

MORNAND.

Oh! mon Dieu, c'est bien naturel : parce que je ne vous aime pas.

PAULINE.

Vous voulez dire : parce que vous ne m'aimez plus?

MORNAND.

Non, je dis bien : parce que je ne vous aime pas!

PAULINE, *minaudant.*

Ah! vous m'avez aimée!

MORNAND.

Vous pensez?

PAULINE.

Oui, au commencement.

MORNAND, *souriant avec incrédulité.*

AIR :

Du moment que c'est votre foi,
Malgré mon défaut de mémoire,
Ce serait par trop mal à moi,
Si je refusais de vous croire.

PAULINE.

Citoyen, ce n'est point un jeu.

MORNAND, *franchement.*

Je vous aimais donc, citoyenne.
(*Pauline dit en pantomime : Je le savais bien, moi.*)
(*Souriant.*) Mais entre nous, c'était si peu,
Que franchement, j'en fais l'aveu,
D'en parler ce n'est pas la peine.

PAULINE, *piquée.*

Ah! et pourquoi était-ce si peu?

MORNAND, *jouant l'embarras.*

Dispensez-moi d'une réponse qui pourrait vous être fâcheuse.

PAULINE, *vivement.*

C'est égal, je la veux; il me la faut; vous me la devez!

MORNAND, *souriant.*

C'est-à-dire, je vous la dois, je vous la dois... n'étant plus votre mari, je ne vous dois plus rien du tout.

PAULINE, *changeant de ton.*

Eh! bien! je vous la demande comme une grâce! Je tiens à connaître mes défauts pour m'en corriger, afin que Jules n'ait pas à en souffrir.

MORNAND.

A la bonne heure... d'autant plus que je suis moi-même son obligé.

PAULINE, *piquée.*

Ah!.. raison de plus pour me dire tous mes défauts.

MORNAND.

Tous!

PAULINE.

Tous!

MORNAND.

Vous le voulez?

PAULINE.

Je vous en prie.

MORNAND, *souriant.*

Alors, il faut nous asseoir.

PAULINE.

Eh! bien! asseyons-nous!

MORNAND, *assis à l'extrémité de droite.*

Là!

PAULINE, *assise à l'extrémité de gauche, rapproche sa chaise de celle de Mornand.*

Voyons maintenant, que reprochez-vous à ma figure, à mon esprit et à mon cœur?

MORNAND.

A votre figure?..

PAULINE.

Ne suis-je pas jolie?

MORNAND.

Très-jolie.

PAULINE.

Il ne me manque donc rien de ce côté?

MORNAND.

La physionomie!

PAULINE, *piquée.*

Comment, Citoyen, je n'ai pas une physionomie!

MORNAND.

C'est une manière de parler. Tout le monde en a une; c'est l'enseigne de l'esprit et du cœur de chacun. La vôtre est... ceci n'est pas facile à dire...

PAULINE.

Oh! ne me marchandez pas, c'est convenu, je l'exige. Ma physionomie est...

MORNAND.

Eh! bien... Froide et folle, tout à la fois.

PAULINE, *piquée.*

Impossible; car enfin, j'ai le cœur...

MORNAND.

Egoïste.

PAULINE.

Et l'esprit...

MORNAND.

Romanesque.

PAULINE, *vivement.*

Ce n'est pas vrai !

MORNAND.

Vous croyez?

PAULINE.

J'en suis sûre.

MORNAND, *se levant.*

Il est donc inutile...

PAULINE, *très-agitée, le faisant rasseoir.*

Restez, restez, vous me direz... Il faut me dire... Mais avant passez-moi mon éventail.

MORNAND, *lui donnant l'éventail qui est sur la table de droite.*

Voilà.

PAULINE.

Merci, mon ami.

MORNAND.

Dites citoyen, je vous prie.

PAULINE, *s'éventant.*

Il fait bien chaud, n'est-ce pas, citoyen ?

MORNAND.

C'est-à-dire citoyenne, vous avez chaud ; mais il fait frais !

PAULINE, *piquée.*

Ah ! je suis égoïste et romanesque !

MORNAND.

Vous comprenez que, quand j'ai vu de pareilles dispositions, j'ai dû renoncer au plan que j'avais formé les premiers jours de notre mariage.

PAULINE, *curieuse et approchant son siége.*

Et quel plan aviez-vous ?

MORNAND, *reculant son siége.*

Je me proposais d'élever vos sentiments, d'agrandir vos idées, de vous associer, pour votre part, à mes nobles travaux. Vous en auriez été la grâce, comme j'en aurais été la force.

PAULINE, *rapprochant son siége*

Quoi ! vous vouliez...

MORNAND.

Alors vous auriez eu cette physionomie qui vous manque, et sans laquelle la beauté est bien peu de chose... aux yeux des connaisseurs, du moins. Oui, on ne se serait pas contenté de dire en vous voyant : Voilà qui est joli ! on se serait écrié : Voilà qui est noble, élevé, idéal !

PAULINE, *voulant appuyer sa main sur le bras de Mornand.*

Ah ! vous pensez qu'on se serait écrié...

MORNAND, *dégageant doucement son bras.*

Mais Jules ne tient pas à ces choses, à ce qu'il paraît, et

pourvu que vous soyez belle de la beauté extérieure, cela lui suffit, et, à cet égard, vous lui donnez toute satisfaction, car, sous le rapport du dessin et du coloris, il n'y a presque rien à dire.

PAULINE, *piquée.*

Ah! çà, mais citoyen, vous me traitez donc comme un portrait!

MORNAND.

Ce n'est pas moi, c'est le citoyen Jules.

PAULINE, *très-piquée, se levant.*

Jules, Monsieur, me rend plus de justice! il trouve, lui, que j'ai autre chose que du dessin et du coloris; il pense que j'ai une âme.

MORNAND.

Sans doute; mais il n'en a pas une bien haute opinion.

PAULINE.

La preuve, Monsieur?

MORNAND.

La preuve? c'est un fait. Il arrive, il apprend que vous êtes mariée, et il vous propose de le suivre, de trahir vos devoirs; il est persuadé que vous y êtes toute disposée, et vous pensez qu'il estime votre âme?

PAULINE, *à part, en allant se rasseoir.*

C'est vrai. (*Haut.*) Mais, Citoyen, la passion ne raisonne pas!

MORNAND.

Je suis de votre avis; elle déraisonne. Mais que direz-vous, plus tard, si, ne vous aimant plus, il invoque la passion pour en aimer une autre?

PAULINE, *avec malice.*

Vous pensez peut-être que je vous regretterai?

MORNAND.

Moi! mon Dieu, non! Pas si sot!

PAULINE.

Que voulez-vous dire?

MORNAND.

Qu'il faudrait être le plus sot des hommes, pour se croire regretté d'une femme à laquelle on a dit toutes ses vérités.

PAULINE, *avec une coquetterie de tendresse.*

Vous pensez donc que, pour cela, je vous en voudrai?

MORNAND.

Beaucoup.

PAULINE, *de même.*

Eh bien! pas du tout, au contraire, et la preuve, c'est que je vous en remercie; car je vous devrai de m'être connue,

de m'être corrigée, et, par reconnaissance... (*Elle avance la main qui tient l'éventail pour que Mornand baise cette main*).

MORNAND, *sans tendre la sienne.*

Vous êtes trop bonne.

PAULINE, *tendant toujours la main.*

Eh bien ! mon ami ?

MORNAND.

Dites citoyen, s'il vous plaît.

PAULINE, *de même.*

Eh bien ! Citoyen ?

MORNAND.

Quoi donc?... Ah ! (*Il prend l'éventail et le dépose sur la table.*)

PAULINE, *de même.*

Vous ne voyez pas?

MORNAND.

La main? oui, vous l'avez charmante; ça n'a pas besoin de physionomie, ça.

PAULINE.

Et la vôtre ?

MORNAND, *feignant de ne pas comprendre.*

Oh ! la mienne est très-ordinaire.

PAULINE.

Vous refusez de me la tendre ?

MORNAND.

Je n ose prendre cette liberté en l'absence de...

PAULINE, *minaudant.*

Si vous vous obstinez encore, je croirai que vous m'en voulez.

MORNAND.

Moi ?

PAULINE.

Que vous m'aimez.

MORNAND.

Par exemple !

PAULINE.

Et que vous êtes jaloux.

MORNAND, *tendant la main.*

Oh ! alors, et pour vous prouver...

PAULINE, *retirant sa main avec dépit, et se levant ainsi que Mornand.*

Eh bien ! non, Monsieur; si c'est pour cela, c'est moi qui refuse maintenant.

MORNAND, *passant à gauche.*

C'est bien fait.

PAULINE, *agitée, passant à droite près de la table où est le bouquet*

Je vois que je ne vous suis rien, que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'avez jamais aimée.

MORNAND.

C'est bien vu.

PAULINE, *jetant le bouquet par terre.*

Et je ne veux pas de votre bouquet.

MORNAND, *froidement, le ramassant.*

Mais, Madame, il n'est pas pour vous.

PAULINE, *étonnée.*

Et pour qui?

MORNAND.

C'est mon secret.

PAULINE.

Vous en aimez donc une autre?

MORNAND.

C'est encore mon secret.

PAULINE.

Quoi!

MORNAND.

Mais allez donc faire vos paquets, Madame?

PAULINE, *très-piquée.*

J'y vais, Monsieur, j'y vais. (*A part.*) Oh! je comprends tou maintenant; il n'était pas jaloux, il était infidèle.

(*Jules paraît à droite, sa lettre ouverte à la main.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Jour contrariant.* (L'Inconsolable.)

PAULINE, *à part, regardant Mornand d'un air très-courroucé.*

Pour lui j'en rougis!
Mais de cette trame
Infâme,
Mon profond mépris
A jamais sera le prix.

MORNAND, *à part.*

Je serais surpris,
Si son âme
Qui s'enflamme,
N'avait compris
Que je vaux aussi mon prix.

JULES, *à part.*

Je suis tout surpris
Qu'à sa femme,
Dans son âme,
Plus j'y réfléchis,
Il n'attribue aucun prix.

(*Pauline, sort par la gauche.*)

SCÈNE XI.

MORNAND, JULES.

MORNAND, *voyant paraître Jules.*

Ah! voici l'autre, le citoyen vaurien.

JULES, *à part.*

Je veux pourtant savoir pourquoi il ne peut pas la souffrir; c'est important. Il y a quelque chose là-dessous.

MORNAND.

Ah! ah! c'est vous! Votre lettre est terminée?

JULES.

Oui, mais je ne l'ai pas encore cachetée.

MORNAND.

C'est bien. Pauline fait ses paquets; la chaise de poste est là. Je vais dire à votre second témoin de ne pas s'impatienter, et dans une heure, vous serez en route pour la Bretagne. (*Il va pour sortir.*)

JULES.

Citoyen?

MORNAND.

Citoyen?

JULES.

Pourriez-vous m'accorder une audience?

MORNAND.

Une audience de congé?.. volontiers; qu'avez-vous à me dire?

JULES, *embarrassé.*

La question est délicate; je ne sais par où commencer.

MORNAND.

Par le commencement.

JULES.

C'est le commencement qui me coûte et m'embarrasse.

MORNAND.

Alors, prenez le milieu ou la fin.

JULES, *très-embarrassé.*

Et, comme cela, comme cela, vous n'aimez pas Pauline?

MORNAND, *souriant.*

Comme cela? oui, comme cela; comme vous avez pu voir.

JULES.

Vous ne pouvez pas la souffrir.

MORNAND.

A présent qu'elle n'est plus ou quasi plus ma femme, si, je la souffre très-bien.

JULES.

Oui, mais avant de divorcer avec elle, vous ne pouviez pas la sentir.

MORNAND.

C'est vrai. Mon caractère et le sien ne s'accordent pas, nous faisions un assez triste ménage... Heureusement pour moi, vous arrivez, vous l'aimez, vous le lui déclarez, vous la subjuguez et vous m'en débarrassez.

JULES.

Mais enfin qu'avez-vous à reprocher à ma femme... c'est-à-dire elle ne l'est pas tout à fait encore... à votre femme?

MORNAND, *souriant.*

C'est-à-dire, elle ne l'est presque plus...

JULES.

Oui... enfin à Pauline.

MORNAND.

C'est ça, à la citoyenne Pauline.

JULES.

N'est-elle pas belle?

MORNAND.

Si vous voulez; mais qu'est-ce que la beauté! Dans dix ans, sa sienne sera flétrie.

JULES.

Oh! dix ans!

MORNAND.

Prenons en quinze : que lui restera-t-il?

JULES.

Sa noblesse.

MORNAND.

La noblesse!.. De nos jours, elle est encore plus éphémère que la beauté.

JULES.

Ses vertus.

MORNAND, *souriant.*

Ses vertus!.. Tâchez de lui inspirer celle de la fidélité.

JULES.

Vous pensez qu'elle serait capable...

MORNAND.

Vous êtes charmant! (*Au public.*) Il est charmant! (*A Jules.*) Quoi! vous, l'amant de ma femme, qui me l'enlevez, qui m'en délivrez, vous me demandez à moi, si je la crois capable...

JULES.

Oui, c'est juste. (*Avec fatuité.*) Mais enfin, parce que vous

n'avez pas pu captiver son cœur, ce n'est pas une raison pour qu'un autre ne le puisse pas.

MORNAND.

C'est juste. (*Railleur.*) Mais avez-vous un diplôme, un privilége, un brevet d'invention qui vous garantisse de l'accident, du bonheur qui m'arrive, et qui pour vous, à ce qu'il paraît, serait un malheur?

JULES.

Le plus affreux de tous, et c'est pour l'éviter que je prends auprès de vous des renseignements sur ma femme, c'est-à-dire sur votre...

MORNAND.

Ou plutôt sur notre...

JULES.

Enfin sur Pauline.

MORNAND.

Oui, sur la citoyenne Pauline.

JULES.

Veuillez donc me dire, vous qui avez eu le temps de l'étudier dans l'intimité, veuillez me dire ce qui lui plaît et ce qui lui déplaît.

MORNAND.

Ce qui lui plaît et ce qui lui déplaît?.. Je vais vous dire ça... mais il faut nous asseoir.

JULES.

Eh bien! asseyons-nous. (*Ils s'assoient l'un près de l'autre.*) Je vous écoute.

MORNAND.

Êtes-vous riche?

JULES.

J'ai cent mille écus de rente.

MORNAND.

C'est bien. Etes-vous actif?

JULES.

Je ne tiens pas en place.

MORNAND.

Très-bien. Avez-vous une forte santé?

JULES.

Une santé de fer.

MORNAND.

C'est au mieux, et je commence à croire que vous avez bonne chance.

JULES.

J'en étais sûr; mais tracez-moi un plan de conduite détaillé,

je vous en serai bien reconnaissant, et je serai toute ma vie votre obligé. (*Ils se lèvent et se font des politesses.*)

MORNAND.

Laissez-donc! c'est moi qui serai toujours le vôtre. Après ce que vous avez fait pour moi!... c'est-à-dire vous vouliez le faire contre... mais enfin ça s'est trouvé pour. (*Ils se ras oient.*)

JULES.

Ainsi donc, le plan que j'ai à suivre...

MORNAND.

Le voici. Le genre d'existence qui convient à Pauline, est une progression de plaisirs, une progression ascendante. Ne stationnez pas, ne reculez pas surtout! la station ou le recul serait votre perte.

JULES.

Expliquez-vous plus clairement.

MORNAND.

Il faut prodiguer à ma fem... à votre... à notre... à la citoyenne Pauline les spectacles, les bals, les concerts, les cavalcades, et que la fête du jour surpasse, en romanesque, celle de la veille, et soit surpassée par celle du lendemain.

JULES, *un peu étonné.*

Ah! oui?

MORNAND.

Il faut que tout homme, en fait d'excentricité et de folie, perde à vous être comparé.

JULES, *de même.*

Bon.

MORNAND.

Votre voisin a-t-il un joli château? ayez-en deux magnifiques. A-t-il vingt chevaux, et cinquante chiens? ayez cent chiens et quarante chevaux.

JULES, *de même.*

Bien.

MORNAND.

Fait-il naviguer deux bachots sur la rivière qui traverse son parc? faites naviguer sur la vôtre quatre gondoles, et qu'elles viennent de Venise.

JULES, *de même.*

Très-bien.

MORNAND.

Enfin, mon cher bienfaiteur, exploitez toute la création au profit de votre femme et, pour tout dire en un mot, s'il lui arrivait un jour de vous demander la lune, mettez-vous en mesure de la lui donner.

JULES, *souriant.*

Oui, je comprends, c'est une manière de parler.

MORNAND.

Menez-la de ce train ascensionnel jusqu'à l'âge de quarante ans... mettons quarante-cinq pour plus de sûreté, et une fois que vous l'aurez conduite là, harassée, éclopée, efflanquée, enlaidie, et de plus devenue maussade, aigre et acariâtre par la privation forcée de tous ces plaisirs, je vous garantis une fidélité éternelle.. Qui diable songerait à vous l'enlever! (*Ils se lèvent.*)

JULES, *un peu ébahi.*

Ah! çà, mais, Citoyen, si sur cette route qui doit mener ma femme à quarante ans...

MORNAND.

Quarante-cinq... Nous avons même des femmes robustes qu'il faut mener ainsi jusqu'à cinquante.

JULES.

Si, avant d'être arrivé là, je vois diminuer mon activité?

MORNAND.

Perdu.

JULES.

Ou ma fortune?

MORNAND.

Mort.

JULES.

Ou ma santé?

MORNAND, *rapidement*

Enterré. Adieu, Caracalla doit s'impatienter. Je vais vous attendre à la municipalité; j'ai l'honneur de vous saluer. Salut et fraternité. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

JULES, *stupéfait et après un silence.*

Diable! diable! diable! quarante chevaux, cent chiens, quatre gondoles de Venise et la lune, au besoin, par-dessus le marché!... mais non, c'est impossible! Il a voulu se moquer de moi... Bah! que m'importe, après tout! je suis le plus heureux des hommes, et bientôt, dans quelques heures, nous serons en tête-à-tête roulant, Pauline et moi, sur la route de notre chère Bretagne. (*Il va à la porte de gauche et appelle.*) Pauline, Pauline?

SCÈNE XIII.

PAULINE, JULES.

PAULINE, *indifférente et ennuyée.*

Eh bien, que me voulez-vous ?

JULES.

Vos paquets sont-ils faits ?

PAULINE.

Pas encore. Je ne trouve rien sous ma main et puis, je suis fatiguée, je suis malade.

JULES.

Malade d'émotion, d'impatience ? c'est comme moi ; mais grâce au bon caractère du citoyen Mornand et à la rapidité des cérémonies, bientôt...

PAULINE, *préoccupée*

C'est incroyable comme il s'est décidé vite ! On voit bien que c'est moins un service qu'il a voulu nous rendre qu'un service qu'il s'est rendu à lui-même.

JULES.

Que nous importe ?

PAULINE.

Il aime une autre femme, voyez-vous.

JULES.

Vous pensez?

PAULINE.

C'est évident.

JULES.

Qu'est-ce que cela nous fait?

PAULINE, *avec vivacité.*

C'est une indignité ! mais il saura qu'il ne m'a pas abusée; je le lui dirai.

JULES.

Pourquoi donc, chère Pauline, puisque nous sommes libres, puisque nous allons être heureux, puisqu'il n'existe plus d'obstacle entre nous. (*Il veut la presser contre son cœur.*)

PAULINE, *le repoussant.*

Jules, laissez-moi donc. (*Elle passe à droite.*)

JULES, *revenant à la charge.*

Puisque vous êtes ma femme.

PAULINE, *le repoussant.*

Du tout ! la dernière formalité n'est pas remplie.

JULES, *de même.*

Oui, mais c'est si peu de chose.

PAULINE, *de même.*

C'est égal, je suis encore la femme de Mornand; ces familiarités-là blessent les convenances.

JULES.

Mais elles sont la preuve d'un amour...

PAULINE.

Coupable! (*Répétant les paroles de Mornand*). Je ne connais pas de propriété plus délicate que celle d'un mari sur sa femme. La moindre chose suffit pour faire un voleur et par conséquent un volé.

JULES, *voulant la presser.*

Mais il est si doux pour moi d'être voleur et si indifférent pour Mornand d'être volé.

PAULINE, *avec dépit, le repoussant.*

Indifférent!... je le sais, Monsieur. Qu'avez-vous besoin de me le rappeler? Pensez-vous que je ne sente pas l'injure qu'il m'a faite!

JULES.

Voyons, Pauline, chassons ce petit nuage qui est venu obscurcir notre amour, et parlons de notre bonheur, de notre avenir.

PAULINE.

Soit; mais tenez-vous à distance.

JULES.

Vous faites-vous une idée, mon ange...

PAULINE, *avec humeur.*

Ne m'appelez donc pas mon ange. Ces façons de parler sont peu dignes d'un homme. Appelez-moi Pauline... ou plutôt citoyenne.

JULES.

Citoyenne! (*A part.*) Est-ce qu'elle tournerait à la démocratie! (*Haut.*) Eh bien, oui, Pauline, ma vie se passera tout entière à vous donner des preuves de mon amour. (*Se souvenant.*) Pour vous, j'aurai cent chiens, quarante chevaux, quatre gondoles de Venise.

PAULINE, *stupéfaite.*

Des chiens, des chevaux, des gondoles de Venise! qu'ai-je besoin de tout cela!

JULES, *d'un ton sentimental.*

Je voudrais, au besoin, pouvoir vous donner la lune!..

PAULINE, *plus stupéfaite.*

La lune? mais qui est-ce qui vous la demande?

JULES, *d'un ton romanesque.*

Oui, si l'hippogriffe de Roland existait encore, je le monterais pour aller vous la chercher.

PAULINE, *à part.*

Est-ce qu'il perd l'esprit (*Haut.*) Quoi, Monsieur, vous vous occuperez de futilités, de vanités, (*Répétant les paroles de Mornand.*) quand le pays est encore dans l'agitation, quand le Directoire est le point de mire de toutes les attaques?

JULES.

Plaît-il? est-ce que par hasard vous seriez du parti républicain?...

PAULINE, *avec affirmation.*

Mais!...

JULES.

Quoi! Pauline, vous avez renié vos anciens sentiments?

PAULINE.

Du tout, Monsieur.

AIR : *de M. Hormille.* (Simon Terre-Neuve.)

J'ai gardé, Dieu le veut, la fidèle mémoire
Des misères d'en haut, dont nous fûmes témoins;
Mais je vous le déclare, et vous pouvez m'en croire,
Les misères d'en bas ne me touchent pas moins.
Si des cèdres tombés sous les coups de la foudre,
Le triste souvenir ne peut être oublié,
Les brins d'herbe foulés qui meurent dans la poudre,
Dieu le veut, ont un droit égal à ma pitié.

JULES.

Mais je n'ai qu'à vous citer, dans ce parti, des noms, des noms odieux...

PAULINE, *vivement.*

Celui de mon mari, du citoyen Mornand, n'est-ce pas? Eh bien, celui-là, je vous le livre; car c'est un fourbe, un menteur, un homme déloyal.

JULES, *avec humeur.*

Je ne suis pas de votre avis. Il me paraît, au contraire, très-loyal, très-franc et très-ouvert.

PAULINE.

Lui! mais où supposez-vous qu'il est maintenant?

JULES.

A la municipalité où il nous attend.

PAULINE.

A-t-il emporté un bouquet?

JULES.

Oui, un superbe bouquet.

PAULINE.

Alors, il est allé retrouver la femme qu'il aime, pour laquelle il a trahi les saintes lois du mariage.

Digitized by Google

JULES.

Mais que vous importe après tout ?

PAULINE.

Il m'importe de découvrir la vérité, de ne pas être la dupe d'un hypocrite !

JULES, *à part.*

Qu'est-ce que ça signifie ?

PAULINE.

Y a-t-il longtemps que Mornand est sorti ?

JULES.

Il me quitte à l'instant.

PAULINE, *vivement, toute la scène.*

Eh bien, suivez sa trace, cherchez-le, trouvez-le, surprenez-le près de la femme qu'il aime.

JULES.

Comment !

PAULINE.

Portez-moi la preuve de sa trahison, et dans une heure nous sommes mariés.

JULES.

Et nous partons pour la Bretagne ?

PAULINE.

Non. Nous resterons en France, à Paris. (*A part.*) Il faut que je connaisse ma rivale !

JULES.

A Paris ? Mais qu'y ferons-nous ?

PAULINE.

De la politique.

JULES.

De la politique ?

PAULINE, *répétant les paroles de Mornand.*

Nous entreprendrons de nobles travaux ; vous en serez la force et j'en serai la grâce.

JULES.

Mais songez donc, Pauline...

PAULINE, *le poussant vers la porte du fond.*

J'ai songé à tout ; et d'abord, sortez, suivez Mornand ; surprenez-le...

JULES.

Mais à quoi bon ?

PAULINE.

Je vous l'ai dit.

JULES.

Permettez-moi d'ajouter...

PAULINE.

Pas un mot.

JULES.

Il vaudrait mieux...

PAULINE.

M'obéir.

JULES.

Toutefois, je voudrais...

PAULINE.

Mon cœur et ma main sont à ce prix! (*Jules sort de très-mauvaise humeur.*)

SCÈNE XIV.

PAULINE.

Oh! je n'en puis plus, j'étouffe, je suffoque! je parie qu j'ai les traits tout bouleversés. (*Elle regarde dans la glace.*) Oui, mon visage est en feu, mes yeux étincellent... mais c'est égal, mais c'est tant mieux. Je suis sûre au moins d'avoir de la physionomie. (*Elle gagne la droite.*) Je n'ai plus l'air d'un portrait, et si Mornand me voyait en ce moment... Le voici.

SCÈNE XV.

PAULINE, MORNAND.

MORNAND.

Comment, Citoyenne, vous êtes encore là? Je viens de la municipalité où vous deviez me joindre. Votre second témoin s'est ennuyé d'attendre. Il est parti. Il faudra nous en procurer un autre.

PAULINE.

C'est facile.

MORNAND.

Oui, mais c'est du temps perdu.

PAULINE.

Dites-moi, mon ami, vous n'avez pas rencontré Jules? Il sort à l'instant.

MORNAND, *à part, souriant.*

Moi, j'étais là derrière. (*Haut.*) Non, je ne l'ai pas rencontré. Mais vos paquets, enfin, sont-ils prêts?

PAULINE.

Pas tout à fait encore... Ma lingère est si inexacte!...

MORNAND.

Mais à quoi songez-vous donc?

PAULINE.

Je songe à votre empressement de vous séparer de moi.

MORNAND.

Mon empressement a pour unique objet votre bonheur.

PAULINE.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous voulez vous donner tout à la fois les bénéfices d'une générosité fausse et d'une trahison véritable!

MORNAND.

Je vous trahis?

PAULINE.

Oui, vous me sacrifiez.

MORNAND.

A qui donc?

PAULINE.

A une autre femme.

MORNAND.

Moi?

PAULINE.

Et vous venez de lui porter votre bouquet.

MORNAND.

Vous pensez?

PAULINE.

Oui, vous, Monsieur, vous qui prétendez avoir un res peoisi délicat pour la sainteté du mariage...

MORNAND.

Vous vous trompez; tant que le nôtre a existé, j'ai bien pu, involontairement, remarquer une autre femme, sans jamais trahir du reste la fidélité que je vous devais... mais maintenant que je suis libre, que je suis garçon...

PAULINE.

Vous voulez vous remarier peut-être?

MORNAND.

Oui; comme vous et sous peu.

PAULINE.

Dès demain?

MORNAND.

Plus tôt que ça.

PAULINE.

Aujourd'hui!

MORNAND.

Oui, ce soir.

PAULINE.

Ah!

MORNAND.

Et je vous invite à ma noce,

PAULINE, *piquée.*

Mais je vais partir, Monsieur.

MORNAND.

Tiens, c'est vrai et moi qui vous retiens... allez finir vos paquets.

PAULINE, *passant à gauche. S'arrêtant.*

Oui, j'y vais... Est-elle jeune ?

MORNAND.

Très-jeune.

PAULINE.

Jolie ?

MORNAND.

Très-jolie !.. Allez donc finir vos paquets.

PAULINE.

J'y vais !.. A-t-elle du cœur ?

MORNAND, *admiratif.*

Oh ! oh !

PAULINE.

De l'esprit ?

MORNAND, *de même.*

Ah ! ah !.. Allez donc finir vos paquets.

PAULINE.

J'y cours... A-t-elle aussi de la physionomie?

MORNAND.

Elle n'a que de ça.

PAULINE.

Quelque chose de grand ?

MORNAND.

Tout ce qu'il y a de plus grand.

PAULINE.

De noble?

MORNAND.

Tout ce qu'il y a de plus noble.

PAULINE.

D'idéal ?

MORNAND.

Tout ce qu'il y a de plus idé... mais allez donc faire vos paquets, Madame.

PAULINE, *très-émue.*

J'y vais, Monsieur... (*Avec colère.*) Mais avant de nous séparer, il faut que je vous dise toute ma pensée : ne croyez pas que j'emporte de l'estime, de l'affection pour vous! Non, oh! non! un perfide, un traître mérite d'inspirer d'autres sentiments, et je n'éprouverai jamais pour vous que ceux de l'aversion et du mépris. (*Elle sort à gauche, furieuse.*)

SCÈNE XVI.

MORNAND, *puis* JULES.

MORNAND, *seul, souriant.*

Décidément, qui est la dupe du citoyen Jules ou de moi ? Il y a une heure, j'étais Géronte et il était Valère ; maintenant, c'est moi qui suis Valère et lui qui est Géronte. Nous sommes manche à manche ; mais je crois que la belle est à moi... (*Il pousse la porte de gauche qui résiste.*) Elle s'est enfermée ? (*Il frappe et appelle.*) Madame ? Pauline ? Citoyenne ?... (*Il regarde par le trou de la serrure après s'être assis près de la porte.*) Voyons si elle termine enfin ses paquets... pas du tout, elle chiffonne son linge, au contraire. (*Il continue à regarder.*)

JULES, *entrant, se croyant seul et rêvant.*

Si Pauline a tous les défauts que son mari lui prête, sans compter ceux qu'il m'a cachés par ménagement! (*L'apercevant.*) Ah ! le voici ! mais que fait-il donc là ?

MORNAND, *se levant et se croyant seul.*

Voilà bien comme nous sommes tous ; les femmes particulièrement. Elles ressemblent à mon terre-neuve, à César. Enchaînez-les, elles veulent rompre leur chaîne ; déchaînez-les, elles sont embarrassées de leur liberté. (*Apercevant Jules du coin de l'œil, il dit à part.*) Tiens, voilà Géronte qui arrive. Voyons, frappons le dernier coup. (*Haut et de manière à se faire entendre.*) C'est singulier, la drôle d'idée qui me passe par la tête. (*Il rit.*) Ah ! ah ! ah !

JULES, *à part.*

Qu'est-ce qui le fait rire ? (*Il s'approche.*)

MORNAND, *au public.*

Si une fois que Jules l'aura épousée, j'allais, pour me venger de lui... Je commence à croire que ce ne serait pas difficile.

JULES, *à part.*

Eh ?

MORNAND, *au public.*

Savez-vous que ce serait du dernier plaisant !

JULES, *à part.*

Plaisant !.. Pour vous, citoyen, mais pour moi... (*Il feint d'entrer dans ce moment-là ?*)

MORNAND.

Ah ! vous voilà, Citoyen ?

JULES.

Je viens de la municipalité où j'espérais vous trouver ; je voulais vous dire...

MORNAND.

Que vous brûlez, que vous grillez, que vous mourez d'impatience! Eh bien, appelez ma f.... votre fe.... notre... Enfin appelez la citoyenne et partons.

JULES.

Permettez; j'ai oublié de vous dire une chose...

MORNAND.

Quoi donc?

JULES.

Je n'ai pas mes papiers. Ils sont en Bretagne.

MORNAND.

Eh bien?

JULES.

Et je vais les chercher.

MORNAND.

Inutile ; personne n'a besoin de papiers aujourd'hui.

JULES.

C'est égal. Ce sera plus régulier; je pars, et dans huit ou dix jours...

MORNAND.

Mais puisque je vous dis...

JULES.

D'ailleurs, je veux réfléchir.

MORNAND.

Comment, réfléchir?

JULES.

Sans doute. Le mariage est une chose si grave. S'enchaîner pour la vie...

MORNAND.

Pour la journée seulement, si on veut.

JULES.

Il n'importe. Je vous répète...

MORNAND.

Ah! ça, mais, Citoyen, voilà qui est étonnant! Vous ne seriez donc venu chez moi que pour satisfaire un caprice, une fantaisie?... Et cela fait, vous demanderiez un ajournement... vous renverriez votre mariage aux Calendes grecques et peut être plus loin!... ça ne se peut pas.

JULES.

Il le faut cependant. La prudence...

MORNAND.

La prudence!.. vous vous moquez, je crois.

JULES.

Du tout; plus tard, dans une quinzaine...

MORNAND.

Une quinzaine! je vous forcerai bien...

JULES, *se montant.*

Me forcer?

MORNAND

A faire votre devoir.

JULES.

Mon devoir... c'est...

MORNAND.

C'est d'épouser ma femme!

JULES, *fièrement.*

Oh!

MORNAND.

Je le veux!

JULES.

Ah! vous le prenez sur ce ton!

MORNAND.

Oui, vous l'épouserez!

JULES.

Moi?

MORNAND.

Vous.

JULES.

Par force?

MORNAND.

Par force et à l'instant!

JULES.

A l'instant?

MORNAND.

Oui, à l'instant!

JULES, *avec résolution.*

Eh bien, jamais!

MORNAND.

Jamais?

JULES.

Jamais!

MORNAND, *à part, souriant.*

J'en étais sûr. (*Haut, allant à la fenêtre.*) Citoyen, vous entendez que ça ne peut pas se passer comme ça.

JULES.

Que voulez-vous faire?

MORNAND.

Vous allez le savoir... Brutus, lâche César!

Digitized by Google

JULES.

Mais, Citoyen, écoutez mes raisons.

MORNAND, *froidement:*

Vous les direz à César.

ENSEMBLE.

AIR : *du Comte Ory. — Impression de voyage, au vaudeville, acte 1, scène 15.*

JULES.

O ciel ! quelle est ma rage !
C'est vraiment une horreur !
Et cet indigne outrage
Attente à mon honneur !

MORNAND, *à part.*

Le citoyen enrage,
Et malgré sa valeur,
De César, je le gage,
La dent lui fait grand'peur.

(*Le chien aboie.*)

SCÈNE XVII.

JULES, MORNAND, PAULINE.

PAULINE.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il et d'où vient tout ce bruit ?

MORNAND.

Une infamie ! une atrocité ! Le citoyen vaurien qui refuse de vous épouser.

PAULINE, *joyeuse.*

Est-il possible !

MORNAND.

Calmez-vous ; je saurai bien l'y contraindre.

JULES.

Me contraindre !... Oh ! Citoyen, vous ne me connaissez pas !...

MORNAND.

Eh bien, vous ne me connaissez pas non plus. La citoyenne Pauline est légère, exigeante romanesque, ridicule... c'est vrai...

PAULINE.

Oh ! mon ami...

MORNAND.

Calmez-vous... Mais elle a été ma femme ; elle a porté mon nom, et je ne souffrirai pas qu'on l'offense, qu'on l'outrage !

PAULINE.

Mais écoutez-moi, mon ami, je dois...

JULES.

C'est une surprise, une captation ! Je vois tout maintenant.

vous m'avez fait signer, pour vous débarrasser de la citoyenne.

PAULINE, *confuse.*

Oh!

MORNAND.

Citoyen, finissons; une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous, oui ou non, épouser ma femme?...

JULES, *résolument.*

Non!

PAULINE, *confuse.*

Oh! oh!

MORNAND, *froidement.*

Eh bien! ce que vous m'avez offert ce matin, je l'accepte.

JULES.

Quoi donc?

MORNAND.

Votre tête. (*Il sourit à part.*)

JULES, *avec entêtement et colère.*

Eh bien! prenez-la, prenez-la! mais je ne l'épouserai pas.

MORNAND, *à Pauline.*

Et voilà, Citoyenne, voilà le citoyen vaurien que vous me préférez?

PAULINE, *vivement.*

Mais pas du tout, mon ami, et si vous aviez voulu m'entendre... Je ne l'aime plus, je ne l'ai jamais aimé; vous avez éclairé mon esprit et mon cœur, vous m'avez fait sentir la différence qu'il y a entre un homme étourdi, frivole, aventureux, et un homme sérieux, intelligent et utile. Et maintenant, plutôt que de l'épouser, j'aimerais mieux vous dire comme lui : Prenez ma tête!

MORNAND, *froidement.*

Eh bien! je la prends aussi.

PAULINE, *effrayée.*

Quoi!

MORNAND, *souriant et prenant la tête de Pauline.*

Mais c'est pour l'embrasser. (*Il la baise au front.*)

JULES *et* PAULINE.

Ah!

PAULINE.

Mais, dites-moi, et ma rivale?

MORNAND, *souriant.*

Chimérique.

PAULINE.

Le bouquet, cependant...

MORNAND, *désignant le fond.*

Il est pour vous, là derrière, le pied dans l'eau.

PAULINE.

Quel bonheur ! et comme désormais je serai raisonnable !

MORNAND.

Tenez, l'intention seule vous embellit déjà. (*A Jules.*) Voyez donc, Citoyen, comme elle est belle ! c'est noble, c'est grand, c'est idéal !

PAULINE, *vivement.*

Enfin, j'ai de la physionomie ?

MORNAND.

Beaucoup. (*A Jules.*) N'est-ce pas ?

JULES.

Oui, c'est vrai, Citoyen. Ainsi, vous la gardez ?

MORNAND, *avec amour.*

Précieusement, comme la douceur, comme la grâce et l'enchantement de ma vie.

JULES.

Vous ne m'en voulez donc pas ?

MORNAND.

Du tout ; ne conspirez plus contre la République, et partez.

PAULINE.

Oui, partez, dépêchez-vous ; mais avant, il faut que je vous rende...

MORNAND, *prenant le calepin des mains de Pauline et le donnant à Jules.*

Oui, voilà ; tout y est : votre lettre mortuaire, votre blonde mèche et votre rose sèche, image de vos éphémères amours.

PAULINE.

Et votre carton ?

MORNAND.

Ah ! oui, son carton.

JULES.

C'est vrai, mon carton. (*On le lui passe ; il est empêtré.*)

PAULINE, *le bras passé autour du bras de Mornand.*

Maintenant, adieu ; la voiture vous attend. Vous avez votre passeport ?

JULES.

Oui ; mais j'y pense ; il porte : Laissez passer le citoyen Grandier et sa femme. (*Pauline regarde Mornand.*)

MORNAND.

Eh bien, vous direz que vous étiez marié ce matin, et que vous avez divorcé cette après-midi.

JULES.

C'est juste. Allons, adieu. (*Il va vers le fond.*)

PAULINE.

Adieu.

MORNAND.

Adieu.

(*Le chien aboie brusquement et très-fort.*)

JULES, *revenant vivement et effrayé.*

Ah ! diable ! et le... s'il allait me mordre !

MORNAND.

Rassurez-vous ; il va vous caresser, il va vous sauter sur les épaules. (*Il se dirige vers la fenêtre.*) Brutus, lâche César !

PAULINE, MORNAND, JULES.

AIR : *de Doche.* (Fin des Impressions de voyage.)

Ah ! c'est un jour prospère,
Et qui comble nos vœux.
Chacun des trois, j'espère,
Désormais est heureux.

PAULINE, *au public.*

AIR : *des Frères de lait.*

Je vous préviens, Messieurs, que vers la porte
Du boulevart, par où d'ici l'on sort,
César, à l'instant se transporte
Avec Brutus, et voici votre sort;
Entre l'auteur et nous c'est un accord.
Brutus, soudain, enchaînerait sa bête,
Si vous étiez sévères... par hasard.
Mais si chacun de vous se montre honnête,
(*Signe d'applaudissement.*)
Nous lui crîrons : Brutus, lâche César !
Oui, que chacun de vous nous fasse fete,
Et nous crîrons : Brutus, lâche César !

ENSEMBLE.

Ah ! chacun sans contrainte,
Goûte un ouvrage d'art !
Alors, sortez sans crainte,
Brutus, lâche César !

FIN.

67886

Digitized by Google